

Reprendre le 13-Novembre à zéro

PAR LISE WAJEMAN

ARTICLE PUBLIÉ LE JEUDI 7 SEPTEMBRE 2017

Quatre livres de la rentrée reviennent sur la nuit des attentats du 13 novembre 2015, pour parler de l'après : donc de nous, ici et maintenant. Difficile de nous raconter notre histoire, quand elle s'écrit sur des morts qui viennent à peine d'être enterrés.

Concluant *Prendre dates*, petit essai paru quelques mois après les attentats de janvier 2015, Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet écrivaient : « *Ce qu'on a fait ici, c'est occuper un peu, faute de mieux, cet entretemps incertain qui s'étire entre la stupéfaction de l'événement et le recul de l'histoire [...]. L'occuper un peu, en y jetant des mots, en l'inscrivant quelque part, des noms et des dates, rien de plus. On sait faire, c'est vieux comme les tombeaux : s'occuper des morts et calmer les vivants. Pour le reste, ça commence. Tout est à refaire.* » Aujourd'hui, presque deux ans après les attentats du 13 novembre, c'est au tour de la littérature d'occuper le terrain. Paraissent quatre livres qui évoquent la tuerie du Bataclan, cherchant une manière de sortir de l'« *entretiens incertain* » : *Survivre*, de Frederika Amalia Finkelstein, *L'Étreinte*, d'Adrien Genoudet, *Le Livre que je ne voulais pas écrire*, d'Erwan Larher et *Identités françaises*, de Brice Matthieussent.



La nouvelle façade du Bataclan.

Le moment serait donc venu de nommer ce qui nous est arrivé. On peut pourtant penser que nous n'avons pas cessé, depuis le 13-Novembre, de parler des attaques, des morts, du choc, qu'on a même été, comme à chaque fois désormais, saturé d'images et de discours. Plusieurs des textes intègrent d'ailleurs cette dimension : dans *Survivre*, l'héroïne a collé au mur de sa chambre une photo de l'intérieur de la salle de concert jonchée de cadavres ; dans *L'Étreinte*,

c'est le narrateur lui-même qui a pris une photo de ce « *panorama [...] saisissant* » ; Erwan Larher reproduit dans son livre les échanges qu'ont eus ses proches sur Facebook durant les heures d'attente et d'incertitude. Et puis, après, il y a eu le flux inextinguible des commentaires, des interprétations qui se veulent définitives : de cela, les livres qui paraissent aujourd'hui ne s'encombrent guère. Car il s'agit désormais de sortir du brouhaha : c'est là qu'est la mission de la littérature. Ce qui suppose de mettre en forme, puisque trouver une forme n'est pas donner un contenant à un contenu, c'est redéfinir un sens.

Alors, il faut reprendre les événements à zéro. Cette nuit sanglante au Bataclan, le moment où le monde s'écroule : « *Pa-ta-tras. Bataclan, paraît-il, vient de là, du picard pataclan, de l'onomatopée coincée entre les lèvres, la traduction vernaculaire, vibrante, d'un corps qui tombe* » (*L'Étreinte*). La volonté de faire sens depuis cet effondrement est manifeste dans tous les textes, dont les titres font programme : *Survivre*, intime Frederika Amalia Finkelstein, dont l'héroïne post-houellebecquienne mène une vie de misère sentimentale et morale qu'elle contemple au miroir des attentats, se repaissant des noms des morts, avant de finir par se réveiller. Le livre d'Adrien Genoudet promet quant à lui *L'Étreinte* : il croise une série d'histoires (*Barbe-Bleue*, un tour de magie qui tourne mal, etc.) qui racontent les attentats tantôt de biais, tantôt de face, composant un texte tendu vers le geste de prendre l'autre dans ses bras.

Chacun en appelle, de manière plus ou moins incantatoire, aux pouvoirs de la littérature pour insérer l'événement dans une histoire, c'est-à-dire une suite organisée temporellement, un ordre du récit qui lui donne un sens. Ces livres ne se soucient que peu d'un avant (aucun ne cherche vraiment à spéculer sur les motivations des terroristes, et c'est aussi bien), ils visent un après : le 13-Novembre ne constitue pas la fin de l'histoire, mais son début. Erwan Larher est de ceux pour qui cette perspective, celle qui promet un au-delà, une vie après l'horreur et la mort, s'impose. Il était au Bataclan le soir du concert des Eagles of Death Metal, il a pris une balle, il s'en est sorti. *Le Livre que je ne voulais pas écrire* : comme son titre en forme de

dénégation l'indique, il a longtemps refusé de raconter cette histoire, lui qui était pourtant le seul écrivain dans la salle, dit-il. S'il a fini par le faire, c'est convaincu par ses amis qu'il « doit partager ». Erwan Larher en fait d'ailleurs un principe structurant, partageant son livre avec les siens : il insère régulièrement, entre ses chapitres qui racontent de manière chronologique l'attentat et la convalescence, des encarts « *vu du dehors* », écrits par l'un ou l'autre de ses proches.

Survivre, aimer, partager : la littérature est là pour prendre soin de ceux qui restent ; car raconter des histoires, c'est faire œuvre de vie, ne pas laisser la mort triompher. Dans *Identités françaises*, Brice Matthieussent fait de cette certitude le moteur de son récit à tiroirs, s'engouffrant dans la fiction la plus échevelée : revoilà les Pieds nickelés pour de nouvelles aventures, qui leur permettent de passer d'un monde à l'autre et les conduisent dans une salle de concert un soir fatal. Ribouldingue se voit affublé d'un nouveau compagnon, Pataquès (dont le nom a la même racine que patatras, autrement dit... Bataclan), narrateur logorrhéique. Il raconte à plusieurs reprises un soir d'attentat, dont le dénouement varie. Parfois, les deux héros, accompagnés d'une formidable Anna et d'un Anglais bonhomme, parviennent à arrêter les tueurs. « *Parfois, pour des raisons qui m'échappent [...] le scénario bascule vers l'horreur, ce sont trop souvent les terroristes qui gagnent. Personne ne les arrête, ils tirent dans la foule. Longtemps. Ils font un massacre.* »

Tantôt le récit bascule dans le deuil, tantôt il invente une version alternative des événements, tantôt il raconte tout autre chose, dans un fourmillement d'histoires qui confine au délire. *Identités françaises* n'a ni queue ni tête, et c'est parfaitement délibéré. La seule certitude du narrateur, et sans aucun doute de l'auteur, c'est qu'il y a une puissance de la littérature : « *Vous êtes tous pareils. Vous jouez les étonnés en découvrant que les choses ne se passent pas conformément à vos attentes, qu'une simple lecture induit chez vous des réactions surprenantes, des sensations qui jusque-là semblaient réservées à cette vie bancale, émoussée, fantomatique, que vous qualifiez de seule réelle. Vous vous prétendez*

galvanisés par une sorte de courant électrique qui agit sur votre cerveau comme sur les muscles tétanisés de la grenouille, alors qu'il me suffit de trouver d'abord le bon espace de lecture, ensuite l'endroit adéquat dans cet espace pour lire les pages de mon carnet, et vous voilà embarqués. » Pour le reste, allez voir ailleurs : le livre ne construit pas un ordre des événements, mais travaille au contraire à nous désorienter.

Sens de l'Histoire

Cette déroute volontaire est une façon de régler la question : que faire de cette nuit d'horreur et d'anéantissement ? En faire un livre, c'est risquer de mettre les morts à profit : « *Je me permets tout avec les morts : comme s'ils ne pouvaient pas se venger. Ma conduite a quelque chose d'inadmissible. Je me dis qu'il se peut que je profite d'eux pour donner un sens à ma vie* », s'inquiète la jeune héroïne de *Survivre* avant sa transfiguration finale. Au prétexte de promouvoir la vie, le roman aura pourtant consacré l'essentiel de ses pages à une fascination obscène pour les disparus. La prise de conscience ultime vise, au-delà du personnage, à atteindre toute une génération, à l'aide de slogans étriqués : « *Marre de voir la déchéance triompher, de voir le monde en lambeaux, de voir le monde au bord de mourir éclaté en millions de petits corps sacrifiés pour rien.* » (Vaudrait-il mieux qu'ils soient sacrifiés pour quelque chose ?)

L'Étreinte oriente aussi l'Histoire vers une rédemption, vers un geste d'embrassement qui ne s'adresse pas seulement aux victimes, mais également aux tueurs : « *l'irréremédiable force qui me pousse à m'approcher de toi, Salah [Abdeslam, actuellement incarcéré en France – ndlr], pas à pas, la gorge close* ». Ce programme de réconciliation a de quoi effrayer : il

prétend dissoudre la violence dans une empathie qui s'adresse indifféremment à tous et du même coup rend tout indifférent.



Mémorial spontané près du Bataclan, 21 novembre 2015 © REUTERS/Charles Platiau

Mais la difficulté est plus profonde : faire de la nuit du 13-Novembre l'objet d'un récit qui promet, *in fine*, le salut, si peu de temps après, heurte. Il y a là une affaire de durée : nous ne sommes pas sortis de l'« *entretemps incertain* » qu'évoquaient Boucheron et Riboulet, de ce long battement entre la brûlure de l'événement et son analyse à froid. Peut-être que seule la colère est possible pour le moment : celle qui a animé le prix Nobel Elfriede Jelinek pour écrire *Wut (Rage)* après les attentats de janvier 2015, et *Bataclan*, après ceux de novembre (ce dernier texte, inséré dans *Nathan !?*, sera joué à la MC93 de Bobigny fin septembre). Cette colère nous parle. Mais il est trop tôt pour qu'on veuille être consolé. À cet égard, la comparaison avec le 11-Septembre peut éclairer : il y a eu des romans, des films, pourtant, quinze ans après, la chute des tours jumelles n'a pas eu son *Guerre et Paix*. Le deuil, ça prend du temps.

Et puis il y a autre chose, qu'on comprend en lisant le récit d'Erwan Larher, lui qui a vécu l'attentat. Il ne s'agit pas ici de sacraliser la vérité de celui qui témoigne contre le mensonge de ceux qui inventent : ce serait, d'une part, réduire *Le Livre que je ne voulais pas écrire* à un simple document, alors qu'il relève de la littérature, et d'autre part, nier la capacité de la fiction à dire le vrai. Mais on ne peut pas non plus négliger le contexte d'un livre, et savoir qu'il s'agit d'une « *histoire vraie* » infléchit la lecture, tout particulièrement quand il s'agit d'événements aussi récents. On ne prétendra pas régler ici ces questions, qui ne souffrent pas de résolution définitive

(elles rejaillissent périodiquement depuis que l'on ne considère plus le texte comme un ensemble clos, détaché de toute référence).

Mais une chose frappe : l'auteur veut bien trouver un sens à cette nuit, fatale pour lui, mais pas pour nous. Il écrit à hauteur d'homme, pas avec le surplomb de celui qui prétendrait nous sauver de notre désarroi, et cette honnêteté placide rend le livre infiniment touchant. Larher l'affirme, il n'est témoin de rien : « *Tu étais à l'intérieur. Tu t'es fait tirer dessus. Tu ne sais pas si les assaillants étaient trois : tu n'as rien vu. L'événement qui a eu lieu, ce sont mille cinq cents événements, autant que de consciences* » ; il n'est emblème de rien : « *tu es le paradigme d'une civilisation défiée, de la liberté agressée. Tu n'as compris cette identification que très tard [...]* » ; s'il finit par trouver une fin qui boucle son histoire, cela concerne sa vie amoureuse à lui, et n'érige nul horizon collectif.

Ce n'est pas une manière de se soustraire à la politique, à ce que signifie vivre ensemble – Larher est vigilant à ce sujet –, mais un refus de la posture, une manière de toujours parler depuis sa place propre : « *Victime ne te confère aucune légitimité à donner ton avis branlant et ajouré à la télévision ou dans un hebdomadaire.* » Bref, le livre ne s'arroge aucune autorité sur l'événement, il ne prétend qu'à être l'auteur de son texte : c'est ce qui fait sa force. « *Je pénètre dans la salle. Sensations familières, plénitude immédiate : un concert de rock. Je souris. Je suis bien. À partir de là, ce n'est plus mon histoire. Plus seulement mon histoire. Ou alors si puisque c'est moi qui la raconte.* »



Frederika Amalia Finkelstein, *Survivre*, L'Arpenteur, 144 p., 14 euros

Adrien Genoudet, *L'Étreinte*, Inculte, 144 p., 16,90 euros

Erwan Larher, *Le Livre que je ne voulais pas écrire*, Quidam éditeur, 268 p., 20 euros

Brice Matthieussent, *Identités françaises*, Phébus,
304 p., 19 euros

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.